

Les Lettres de mon Château

PAR MAZARIN

Depuis son arrivée à l'Élysée, Jacques Chirac a beaucoup écrit et reçu de nombreuses lettres. Tout le monde s'adresse à lui : ses amis, ses ennemis, ses proches comme ses adversaires. Un de ses fidèles, homme de l'ombre et de pouvoir comme l'était Mazarin, a compilé cette correspondance historique.

8.- A l'attention de Philippe Séguin

Monsieur le Président et cher Philippe,

Je choisis ces jours calmes du mois d'août pour t'écrire longuement, du fond du cœur, et sans les précautions d'usage. Trois mois sont passés depuis mon élection. Déjà trois mois ! C'est trop peu pour un bilan, mais bien suffisant pour en tirer les premières leçons. Force est de constater que, sur bien des sujets, tu avais vu juste. Si tu savais le nombre de fois où je me suis dit : « J'aurais dû écouter Philippe. » Je t'entends déjà me dire : « Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? » Que veux-tu, il m'est arrivé de le faire, mais sans doute pas suffisamment. Force est de constater que, moi aussi, je me suis laissé aller à craindre la pensée unique et ses représentants. Et puis, tu es tellement imprévisible ! Souvent, en moi-même, je ne trouve rien à redire sur tes raisonnements, tes idées, tes propositions. Mais au dernier moment, un je-ne-sais-quoi venu du plus profond de moi-même me déconseille de le faire. A quoi est due cette méfiance ? Méfiance, non. Ce serait trop injuste. Tu as été si souvent à mes côtés. Mais disons cette appréhension. Oui, pourquoi cette appréhension à ton endroit ? Ce n'est pas ton intelligence qui est en cause. Tu es le meilleur de tous ceux de ta génération. Et de loin ! A preuve, ton ami Fillon qui n'a jamais eu la moindre idée sur le plus petit sujet. Ou Barnier qui passe au travers des ministères dont il a la responsabilité comme l'homme invisible les murs. C'est à son départ qu'on se rend compte de son arrivée. Il y avait bien Sarkozy. Ah Sarkozy ! Il restera mon regret et mon remords. Mon regret, car il avait une partie de ton moteur. Mon remords, car comment ai-je pu faire confiance si longtemps à ce traître ? Je ne m'en consolerai jamais. Même Juppé n'a pas à mes yeux la moitié de ton potentiel. Il a bien des idées sur tout, mais elles sont si conventionnelles que je me suis souvent surpris à m'endormir durant nos entretiens hebdomadaires.

Non, vraiment, tu es bien le meilleur. Mais là où le bât blesse – ne m'en veux pas de te le dire –, c'est le caractère. Ton caractère, c'est bien là le problème ! Une fois encore, ne m'en veux pas de te dire cela. Mais, mets-toi à ma place. J'ai de la mémoire. Souviens-toi de ce jour du printemps 1987 où, après nous être disputés sur une des modalités du plan d'économie sur la Sécurité sociale, tu as jeté par la fenêtre de ta voiture tous les dossiers. C'est le préfet de police qui a dû les faire rechercher. Ou



encore quand pendant trois jours, alors que j'étais Premier ministre, tu as refusé obstinément de me prendre au téléphone. Imagines-tu mon angoisse à l'idée de te nommer un jour à Matignon ? Tiens, je m'en suis réveillé l'autre nuit. Mon cauchemar. Je n'avais été heureux que le jour de ta nomination. Le reste fut un enfer. Si seulement tu pouvais t'assagir, ou au moins prendre des engagements. Et puis, autant te le dire, ta propension à avoir des convictions sur tout m'effraie. Tu es aux antipodes de mon propre caractère. J'en ai si peu moi-même ! J'en ai même de moins en moins. Tout est tellement compliqué ! Mais toi, tu es convaincu d'avoir raison sur tout, et en plus tu es sincère. Tu es bien capable de me déclencher la troisième guerre mondiale avant même que j'aie pu dire ouf.

Si seulement tu voulais comprendre et mettre de l'eau dans ton vin. Tout serait tellement plus facile pour nous deux. Car c'est vrai que je ne le pensais. Tu m'avais pourtant mis en garde contre Juppé. J'ai eu tort de ne pas y prêter attention. Tu ne me croiras pas, mais en plus il a pris ton caractère. On ne peut rien lui dire. Il est d'une susceptibilité qui est devenue malade. A croire que vous êtes frères ! Cela ne fait pas mon affaire. Je dois lui dire tous les jours que je l'aime. J'avoue que je le pense de moins en moins. Et, en plus, il y a tous ces collaborateurs anciens et actuels dont il a truffé l'appareil de l'Etat. Même à l'Élysée ! Je n'y ai pas assez prêté attention. Villepin me les a choisis tous à son image, c'est dire !

Quant à ses ministres, on dirait que Juppé les a tous tétanisés. Même Madelin, dont je croyais qu'il avait quelques convictions, m'a profondément déçu. Quand je le reçois pour qu'il me parle de la situation économique de la France, j'ai l'impression d'entendre Jean-Claude Trichet. Encore que l'original est plus intelligent et moins confus. Je n'ai tout de même pas mis Madelin à Bercy pour qu'il me ressasse ses leçons sur le franc fort, sur la stabilité monétaire et sur la nécessité de lutter contre les déficits publics ! Entre Juppé et Madelin, c'est la course à l'orthodoxie. Des ayatollahs ! Ce serait comique si tout ça n'était pas trop triste. Avec tout ce que j'ai promis durant ma campagne ! C'est que les gens ont plus de mémoire que je ne croyais !

Que faire, Philippe ? Je me sens trahi par ce gouvernement et puis, autant que je te l'avoue, j'ai une angoisse secrète. Si ça continue, on va finir par perdre les législatives de 1998. Ce n'est pas tant le sort des députés qui me préoccupe que la cohabitation. Imagine un peu ! Si on perd, c'est moi qui en prendrai pour quatre ans. Oui, quatre années. Tu m'imagines un peu quatre ans avec Jospin ou, pire, avec Fabius ? Un enfer. Tu me diras que Mitterrand s'en est bien sorti. C'est vrai. Mais lui, les situations inextricables, il adorait. Moi, je les abhorre. Il faut que tu m'aides à éviter l'irréparable. Ne m'en veux pas de te demander cela, mais je souhaite que tu détruises cette lettre dès sa réception. On ne sait jamais. Il faut être si prudent ! Juppé est si susceptible qu'il me fait une vie impossible. C'est pour cela que j'ai dû interrompre nos déjeuners du mardi. J'ai prétexté que c'était à cause des mois d'été. La vérité, c'est qu'il ne supportait plus que nous nous voyions.

Alors, je te demande un dernier service. Pour notre rendez-vous de dimanche prochain, sois gentil de passer par la grille du Coq à l'autre bout du parc de l'Élysée. Mon fidèle José sera au courant. Il n'y a pas de journalistes. Nous ne prendrons aucun risque. Juppé nous laissera une semaine de répit. J'ai hâte de pouvoir parler de tout cela avec toi. Ton ami,

Jacques Chirac

Réponse de Philippe Séguin à Jacques Chirac

Monsieur le Président de la République, mon cher Jacques,

C'en est trop. Cette fois-ci, tu as été trop loin. Assez de flatteries et de simagrées. Je n'ai que faire des compliments s'ils doivent demeurer à usage interne. A quoi mène donc d'avoir raison si c'est pour que l'on ne me fasse jamais confiance. Déjà, enfant, j'avais honte parce que j'étais trop grand, puis trop gros. Et puis ce fut parce que je venais d'Afrique du Nord ; on me trouvait alors le poil trop noir. Il y avait toujours une bonne raison pour ne pas me donner ce à quoi j'avais droit. Je ne supportais déjà plus cette forme ultime de l'injustice. On me reconnaissait toutes les qualités, sauf celle qui m'aurait permis d'être définitivement le premier. Le sort s'acharnait toujours jusqu'au dernier moment, à la dernière seconde, le destin se trouvait contrarié pour qu'ainsi je ne sois pas justement récompensé. Et voici que, maintenant que je suis largement quinquagénaire, ça recommence. Je me demande ce que tu peux lui trouver à mon caractère. Est-ce ma faute si nous sommes tous les deux entourés d'imbéciles suffisants ? Tu le penses comme moi, mais moi je commets la faute – en tout cas à tes yeux – de le dire. Imbéciles, ces députés qui s'imaginent que les Français les ont élus pour le changement, alors qu'ils se sont contentés de sortir les socialistes ! Imbéciles, ces patrons qui pensent faire leur travail quand leurs entreprises rivalisent de bénéfices ! Imbéciles, ces intellectuels qui ne

jurent que par et pour l'Europe ! Imbécile, ce Balladur qui pense que le pays le regrette et le rappellera ! Triple crétin, ce Juppé qui s'imaginerait avoir du sens politique alors qu'il n'a que le sens du commun ! Imbéciles, ces journalistes qui n'ont pas encore compris qui j'étais et ce dont j'étais capable ! Si j'osais, je dirais bien l'imbécile que tu es de ne pas oser me faire confiance ! Imbécile, enfin, que je suis de penser pouvoir vous faire changer par ma seule force ! Tu vois, je n'ai pas mauvais caractère ; je suis seulement lucide. Tellement lucide que, parfois, ça me conduit à être ombrageux. Tes reproches sont tellement injustes à mon endroit ! D'abord, pourquoi devrions-nous nous cacher ? Pour ne pas blesser la sensibilité de Juppé ? Mais qu'est-ce qu'il a celui-là à se plaindre en permanence que la vie est cruelle pour lui ? En quoi ? Tu l'as nommé successivement ministre du Budget, secrétaire général du RPR, alors que les militants me préféraient de beaucoup. Tu es intervenu auprès de Balladur pour qu'il soit ministre des Affaires étrangères ; enfin, tu lui donnes Matignon, la présidence du RPR, la mairie de Bordeaux, alors que je croupis à Epinal. Et, de surcroît, je dois passer par la grille du Coq ! Jamais ! Je préfère ne plus te voir, mais je ne suis pas décidé à accepter cette nouvelle et cuisante humiliation. Tu me demandes de faire des efforts, mais ne t'ai-je pas déjà donné suffisamment de

gages ? Pour toi, et pour toi seul, j'ai trahi Barre, dont j'étais le collaborateur, et dont je dois dire qu'il me courtisait. J'ai ensuite laissé tomber ces imbéciles de rénovateurs qui pensaient avoir l'estomac pour te digérer avec Giscard. Ils n'avaient que des appétits d'oiseaux. Je n'en ai fait qu'une bouchée, et cela t'a bien arrangé. Et puis je me suis colleté Pasqua, à qui j'ai aussi réglé son compte, et je te prie de croire que ce fut une tout autre paire de manches. Et puis, malgré ça, tu doutes encore de moi, de ma loyauté, de mon aptitude à te servir !

Tu me parles de ces sentiments intimes qui t'empêcheraient de sauter le dernier pas avec moi. Ne me la fais pas ! Ce n'est pas un sentiment, c'est ta propension à ne décider de rien dès qu'il s'agit de choisir entre les hommes. Si tu as pris Juppé, ce n'est pas parce que tu lui faisais plus confiance qu'à moi, c'est tout simplement parce que cela t'était plus commode, plus facile et que tu savais (ou que tu pensais) qu'il serait plus aisé à manipuler que moi. Je ne vais tout de même pas te plaindre parce que tu t'es trompé sur lui en bien et sur moi en mal ! Bien au contraire, tu as voulu Juppé, eh bien, garde-le. Je te trouve d'ailleurs bien sévère avec lui, comme avec son gouvernement. Après tout, Jean-Louis Debré n'est pas pire qu'Edmond Alphandéry. Charles Millon n'est pas plus mauvais

que Michel Giraud et de Charette pas davantage catastrophique que Pascal Clément.

Si tu t'imagines que j'accepterai d'être ton prochain Premier ministre, tu te trompes. Il y a des limites à tout. On me siffle et je dois accourir, comme un vulgaire pitbull. C'est un comble ! L'autre fiche tout en l'air, rate tout ce qu'il entreprend, se fait prendre dans une sordide affaire de HLM, et c'est moi qui devrais tout arranger ! Pas question. Si Juppé ressemble à Edith Cresson, moi je ne serai pas ton Bérégofov. D'ailleurs, tout cela est tellement médiocre que je ne m'y intéresse plus. J'envisage de me retirer à Epinal. Vous n'entendez plus parler de moi. Vous ne me méritez plus.

Philippe Séguin

Post-scriptum : je veux bien venir te voir dimanche soir, mais qu'il soit bien convenu entre nous que ça sera la dernière fois. J'ajoute que je ne suis pas d'humeur à attendre une demi-heure à la grille du Coq. Donne des instructions pour que José m'y attende. Quant à ta proposition, je vais y réfléchir, mais je ne veux te donner aucune assurance : je doute que je refuse.